

Je me raconte Canada 150

La Fédération des aînés franco-albertains a mis sur pied un projet spécial à l'occasion du 150^e anniversaire de la Confédération. Le projet intitulé *Je me raconte* vise à outiller les résidents d'une dizaine de communautés francophones de l'Alberta pour leur permettre de livrer leurs souvenirs sur l'arrivée de leur famille en Alberta.

Déjà, des ateliers d'écriture ont été donnés à Edmonton, Bonnyville et Calgary; en avril, ce sera le tour de St-Isidore. Les sessions offertes aideront les participants à réfléchir aux conditions dans lesquelles leurs familles sont arrivées en Alberta, aux défis et aux succès qu'ils ont rencontrés.

Le projet *Je me raconte* est mis en place par la Fafa grâce à la contribution financière du gouvernement du Canada, de l'Alberta Gaming and Liquor Commission et d'un grand nombre de partenaires communautaires.

Les textes que nous vous présentons dans cette édition spéciale de L'ÉVEIL proviennent de diverses régions. Ils ont été rédigés par des personnes qui ont voulu partager avec nous le récit de leur arrivée ou de l'arrivée de leur famille en Alberta. Nous espérons que les faits et les événements qu'elles ont puisés dans leur mémoire vous procureront un bon moment de lecture.

Le collier — le départ

PAR MAGALI LAPLANE-GIBBINS

Dans le petit tiroir à bijoux de ma commode, dans une petite boîte, repose un petit collier de billes de verre rouge. Il est cassé, ce collier, mais je n'ai jamais pu le jeter tant il m'est cher.

Je sors les plus belles billes, les fais tourner entre mes doigts. Je les contemple, les caresse : elles sont lisses, douces, chatoyantes, aux reflets mordorés. Et telle la lampe d'Aladin, elle me transporte sur le paquebot qui nous amenait au Canada, mes cinq jeunes enfants et moi, en cette fin d'octobre 1963.

Malgré les nombreuses années qui me séparent de ce voyage fatidique, je me souviens encore, que dis-je, je ressens encore en moi le départ du paquebot. C'est tout doucement, sans secousse aucune qu'au milieu de la nuit, il a quitté le port du Havre. Ce fut d'abord le bruit sourd des moteurs mis en marche qui me réveilla. Puis je sentis le bateau qui fendait l'eau tranquille du port, ou plutôt qui glissait dessus. « Ça y est, nous partons. C'est la grande aventure qui commence » me disais-je, et je me répétais les paroles d'une de mes belles-sœurs, venue nous accompagner au bateau : « Je sens que tout ira bien ». J'écoutai le clapotis de la vague contre la coque qui faisait comme une berceuse et je me rendormis.

Vint le premier soir de la traversée. Les enfants étaient couchés, tous dans notre unique cabine, bien installés au demeurant. Coucher en deux étapes : d'abord les trois petits (5 ans, 3 ans, 11 mois) avec histoires et berceuses, puis les deux grands (tout juste 10 ans et pas encore 9) qui avaient joué dans la belle salle de jeux. La journée avait été éprouvante et j'eus l'envie d'aller me détendre au bar-salon. J'enfile une petite robe toute simple de lainage fin bleu nuit, sans manche, à décolleté bateau (oh! modeste, rassurez-vous). J'orne mon cou de ce collier rouge qui maintenant soulève chez moi tant d'émotions. La robe et le collier m'avaient été donnés par une autre de mes belles-sœurs. Chère Marie-Paule, disparue trop tôt. C'était une vraie fille du sud, chaleureuse, au cœur généreux des enfants de Gascogne. Elle avait elle-même cinq enfants et de nous voir partir ainsi pour un voyage si long, pour un pays si lointain et

surtout si froid la bouleversait. Cette petite robe qui m'allait si bien, elle l'avait faite pour elle-même et l'avait portée avec le collier, mais n'avait pas hésité à me les donner. Je les ai portés longtemps. Mais hélas, tout s'use. La robe a passé de mode et le collier s'est cassé. Lui, je n'ai jamais pu m'en séparer.

Or donc, me voilà habillée, mes longs cheveux noirs bien lisses remontés sur la tête (pas pour nous les accroche-cœurs modernes). Un petit coup de rouge à lèvres (tout notre maquillage, à l'époque), mes escarpins à talons aiguilles aux pieds, je monte au salon — sans me douter que j'allais y rencontrer mon ange gardien.

Il y avait là, au bar, une autre jeune femme seule. Je m'assois non loin d'elle, elle me fait un signe, me sourit et entame la conversation. Nous nous sommes plu instantanément. Nous découvrons avec joie qu'elle est la cousine germaine de ma meilleure amie de classe et voisine à Paris! Jeune mariée, elle faisait la traversée avec tout son déménagement pour rejoindre son mari qui avait pris un poste à l'université Laval. (Ils ont depuis tous les deux fait carrière au Québec.) De fil en aiguille, je lui ai raconté ma journée « éprouvante », en vrai, mes déboires dans la salle à manger.

Il faut dire que nous voyagions sur un grand beau paquebot de la Cunard Line, le *Carmania*, « very proper, very English ». Le soir de l'embarquement, je nous avais inscrits au premier service des trois repas et ce premier matin, à 8 h, je m'étais pointée avec mes cinq enfants, bébé Jacqueline sur la hanche, dans l'immense salle à manger. Inutile de dire que nous étions tous bien habillés, propres, coiffés, impeccables.

On nous désigne une table avec une chaise haute d'enfants, on distribue des menus, à la grande joie des aînés qui n'avaient encore jamais eu ce privilège. Et puis... on attend, on attend... On vient enfin prendre les commandes. Puis, on attend, on attend. Le repas a ainsi duré 50 minutes! Mes enfants étaient disciplinés, mais tout de même, imaginez, pour les petits surtout, rester sages et tranquilles

tout ce temps. Une vraie galère. Je me souviens, nous jouions à des jeux tels que « Je vois de mes petits yeux... »

À midi, le soir, même comédie. Je voyais partir d'autres familles, certes moins nombreuses mais avec deux parents et nous, nous attendions toujours. Trois repas in-ter-mi-nables. Et épuisants pour la mère!

« Je vois ce qui se passe, me dit ma nouvelle amie. Pour le serveur, vous n'êtes que du travail pour rien. Premièrement, vous êtes une femme seule et deuxièmement, pour six personnes, il n'aura qu'un seul pourboire. Il se désintéresse de vous. Je m'en occupe. Je vais me plaindre, faire changer le serveur et m'asseoir à votre table. » Ce qu'elle fit dès le lendemain matin, transformant ainsi notre vie pour le reste du voyage. [SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO]

Mon arrivée en Alberta en 1959

PAR ODILE ALLARD

C'est le frère de ma mère, le père Clément Desrochers, O.M.I, qui était missionnaire depuis quelques années dans la région de Rivière-la-Paix au nord-ouest de la province — principalement à Jean-Côté et Girouxville — qui a convaincu ma mère, Angèle Desrochers-Monfette, et ensuite mon père, Henri, de venir s'installer sur une ferme à St-Isidore.

Ce fut une décision très difficile pour papa qui devait quitter la ferme familiale que lui avaient léguée ses parents Victoria Beaudet et Urgel Monfette.

Ma famille était très installée sur une belle ferme à Leclercville, au bord du majestueux fleuve de St-Laurent à mi-chemin entre Québec et Trois-Rivières sur la rive sud.

À cette époque, j'avais presque 20 ans et enseignais dans une école de rang avec une amie. Dans ce temps-là, quand les parents décidaient quelque chose, les enfants n'avaient rien à dire. Je n'étais pas d'accord de laisser ce lieu enchanteur, ni de me séparer de plusieurs de mes cousines que je considérais comme mes sœurs, mais j'ai dû accepter.

Partis le 8 mai dans une auto Chevrolet des années 1950, nous étions sept : mon père, ma mère, Alain (14 ans), Marie-Renée (12 ans), Réal (11 ans), Roger (10 ans) et moi. Nous avons dîné à Ste-Sophie chez tante Estelle et oncle Alphonse Monfette, puis soupé et couché à Montréal chez deux

cousines de ma mère, Pauline et Augustine Lemay.

Le 9 mai : départ pour la grande aventure vers l'Ouest. Nous dormions dans des motels le long de la route. Maman avait préparé toute la nourriture nécessaire pour le voyage. Nous déjeunions avant de partir, d'înions et soupions en pique-niques. Nous faisons chauffer de la soupe en boîte et de l'eau pour un breuvage chaud sur un petit réchaud au gaz; des sandwichs et des biscuits complétaient nos repas.

Les journées étaient longues en partant à 7 h 30 le matin et arrêtant la plupart du temps vers 7 h le soir. Certains jours, nous avons parcouru 600 milles et mon père était le seul conducteur.

Finalement, le 14 mai en fin d'après-midi, nous arrivions à St-Isidore par une belle journée chaude et ensoleillée.

Nous nous sommes arrêtés chez la famille de Paul et Germaine Robert. Celle-ci devait être découragée de voir arriver sept personnes, elle qui avait déjà une famille nombreuse. Comme nous ne savions pas où aller, elle nous a invités à souper.

Mon frère Marcel était déjà rendu à St-Isidore et demeurait chez eux depuis l'automne 1958 afin de travailler au chantier de la société des Compagnons de St-Isidore. Un autre de mes frères, Jean-Roch, a terminé son année au collège des Franciscaïns à

Trois-Rivières et il est venu nous rejoindre par train à la fin du mois de juin.

En attendant que notre bagage arrive, nous avons été hébergés dans différentes familles. Les Compagnons nous avaient construit une petite maison temporaire dans la cour de Jules et Angéline Fortin.

La construction de la nouvelle demeure a débuté un peu plus tard dans un autre rang sur une terre à peine défrichée où nous avons pu emménager en octobre.

Nous étions la 14^e famille canadienne-française de St-Isidore. Je dois dire que nous avons été accueillis chaleureusement même si nous étions les seuls qui ne venaient pas du Lac St-Jean.

En septembre, j'ai été embauchée pour enseigner à l'école la première année et les matières françaises aux 2^e, 3^e, et 4^e années.

Dans le courant de l'été, j'ai commencé à fréquenter un certain jeune homme de la communauté du nom de Maurice Allard qui allait devenir mon époux en août 1960.

Depuis bientôt 57 ans que nous sommes mariés, nous vivons sur une belle grande ferme que deux de nos fils continuent d'exploiter.

Nous sommes les heureux parents de cinq enfants, onze petits-enfants et trois arrière-petits-enfants. Et la vie continue!

Mon grand voyage vers l'inconnu

PAR HÉLÈNE LAVOIE

Pendant dix-sept ans j'ai vécu une vie paisible et heureuse dans le petit village de St-Ambroise, situé à quelques milles de Chicoutimi dans la région du Saguenay au Québec.

À ce moment-là, mes expériences de voyage se limitaient aux deux heures de trajet en auto qui nous conduisaient au pèlerinage annuel au Lac Bouchette. À cela s'ajoutaient les voyages à Québec en 1953, où j'ai fait ma 10^e année scolaire comme pensionnaire au Juvénat du Bon-Pasteur. Celui-ci était situé à Notre-Dame-des-Laurentides, aujourd'hui Charlesbourg, en banlieue de la ville de Québec à environ deux heures et demie de St-Ambroise.

Mais voilà qu'au cours de l'année 1955, mes parents décident d'aller rejoindre le groupe des sept familles du Lac St-Jean, déjà établies

depuis le printemps 1953, dans la belle région de Rivière-la-Paix, au nord-ouest de l'Alberta. Ces familles étaient éprises d'un grand idéal : celui de fonder une paroisse catholique et francophone : Saint-Isidore. Ce nom fut choisi en l'honneur de Saint Isidore, patron des laboureurs.



Mon père, ma mère, mes trois sœurs : Thérèse, Fernande, Lise, mes trois jeunes frères : Réal, Jean-Claude et Benoit partirent en train, de la gare à Jonquière, le 10 mai 1955.

Mes parents avaient décidé que mes deux autres sœurs et moi-même partirions seulement à la fin juin afin de pouvoir écrire nos examens du département de l'Instruction publique de la province de Québec.

Gabrielle était alors âgée de 15 ans et Noëlla en avait 13. Toutes deux finissaient leur 9^e et 7^e année scolaire. J'étais en 11^e année et je m'apprêtais à fêter mes 17 ans. Je terminais mon année comme pensionnaire à l'École Normale du Bon-Pasteur, à Chicoutimi et mes deux sœurs habitèrent chez mes tantes maternelles, Lumina et Jeannette Lalancette, à St-Ambroise.

À la fin juin, mon oncle Hermel Desbiens nous conduisit à la gare de Montréal. Un trajet de cinq heures environ.

Mon oncle qui était aussi un grand ami de mon père a été gentil et patient avec nous. Je me souviens encore du costume beige que je portais et de mes deux sœurs qui ressemblaient à des jumelles avec leurs beaux costumes à carreaux, une portait un carreauté bleu et l'autre un carreauté vert.

En ce 28 juin 1955, nous voilà parties pour l'Alberta vers d'autres horizons inconnus, ne maîtrisant que quelques mots d'anglais. Nous nous sentions très petites. C'était notre premier grand voyage. Armées de courage et d'anticipation de revoir nos parents à Edmonton, nous sommes parties la tête remplie de beaux souvenirs d'enfance. Le voyage s'est bien déroulé. Nous chantions, nous jouions aux cartes, nous lisions, mais le gros défi était de nous rendre au wagon-restaurant qui était situé trois ou quatre wagons

à l'avant. Comme nous ne pouvions pas comprendre le menu en anglais, nous commandions des toasts et de la soupe.

Nous avons eu le bonheur de rencontrer deux dames de la congrégation des Sœurs Grises qui se rendaient à Winnipeg et qui parlaient français. Cette rencontre a beaucoup agrémenté et facilité notre voyage.



Trois jours plus tard, le train arriva enfin à Edmonton. C'était vers la fin de l'après-midi. La température était belle, mais pour nous déception... Nos parents n'étaient pas là pour nous recevoir. Les passagers s'éloignaient les uns après les autres nous laissant seules près du wagon. Voilà qu'un homme s'avança vers nous, souriant, il nous tend la main en disant : « Je suis le père Antoine Bugeaud, votre père m'a demandé de vous rencontrer ici et de passer un peu de temps avec vous avant de prendre votre prochain train en direction de Rivière-la-Paix ». Devant notre déception de ne pas voir nos parents, il se fit chaleureux et paternel. Il nous invita à marcher autour de la gare du Canadien National, question de se dégourdir les jambes. Le même jour, après ces quelques moments de détente grandement appréciés, nous entamions la dernière étape de notre voyage.

Tôt le lendemain, 1^{er} juillet 1955, après trois jours et deux nuits à se faire brasser sur la voie ferrée, le train entra en gare à McLennan.

Nos parents étaient là pour nous accueillir.

Quelles belles retrouvailles!

Une page d'histoire venait de se tourner.

Traverser le pays en train

PAR JOCELYNE VERRET

Il fait grisaille, de ce temps triste de fin novembre au Nouveau-Brunswick. Une pluie glaciale mêlée de grêlons nous martèle depuis quelques jours. Et il fait froid. De ce froid qui pénètre jusqu'aux os. Comme à Paris au début décembre. La neige nous guette alors que je finis de mettre dans des caisses ce qu'un camion transport emportera vers l'Ouest dans deux jours. Puis, je passe à ce que nous avons décidé d'emporter avec nous : vêtements chauds, provisions pour la traversée du pays (petits jus — pomme pour un enfant, raisin pour l'autre — livres, crayons de couleur et papier pour les amuser pendant trois jours et demi). Les meubles partent dans un transporteur en direction du nord de l'Alberta; la Dodge Colt dijonnaise a déjà pris le train la semaine précédente et nous attendra à Edmonton. Tout comme mon mari.

Nous avons tous hâte de le retrouver, car il est parti à la fin août pour enseigner à Donnelly, petit village francophone dans la région de Rivière-la-Paix. La veille de notre départ, je suis au cabinet de notre médecin de famille, car Martine, qui a sept ans, a une toux profonde. Le médecin prescrit un sirop antibiotique et m'en donne assez pour son frère Pierre, cinq ans — l'omnipraticien affirme que si l'un des deux a attrapé la

mauvaise grippe qui court, le deuxième en écopera sans doute d'ici quelques jours — et pour moi aussi, juste au cas où. Simplement doubler la dose pour moi si cela s'avère nécessaire.

C'est le 2 décembre 1976 et il neige; le vent nous glace jusqu'aux os alors que nous descendons du taxi à la gare de Campbellton, dans le nord du Nouveau-Brunswick. Nous passerons la nuit à bord du train qui nous emmène à Montréal, où il faudra prendre une correspondance pour l'Ouest. Je me demande brièvement si ce sont les mêmes rails que mon grand-père maternel, l'employé de chemin de fer Émilien Chevarie, a empruntés plus de quarante ans auparavant. Ma réflexion est brève, car Martine tousse et elle fait de la fièvre. J'ai chaudement vêtu mes deux enfants. Marie Brideau, ma tendre amie, nous embrasse tous, puis nous montons rapidement à bord du train.

Cette première nuit dans notre cabine douillette (elle comporte une toilette et un lavabo), je dors très légèrement. Je partage une couchette avec ma fille; elle a un sommeil agité et je me réveille à plusieurs reprises pour remonter nos couvertures. Pierre, pas encore malade, a droit à une couchette à lui tout seul; cela me permet de mieux veiller

sur Martine. Le matin, à Montréal, je traîne les valises tout en guidant les enfants qui marchent devant moi et nous descendons rapidement du train et nous nous dirigeons encore plus rapidement vers les toilettes, car le « Maman, j'ai mal au cœur » qu'émet Martine en tremblotant ne laisse présager rien de bon. Comme de fait, dès que nous sommes en face d'un lavabo, l'estomac de la pauvre petite se vide. En 1976, il n'y a pas de ces magnifiques serviettes humides qu'on trouve partout de nos jours. Pour parer à toute éventualité, je voyage toujours avec une débarbouillette humide dans un petit sac de plastique; cela nous permet de nous rafraîchir ou, comme dans le cas présent, de bien essuyer le visage de ma fillette, ses mains et ses vêtements. Puis, je lave la débarbouillette, la remet dans son sac et, hop, chaque enfant avale sa dose d'antibiotique (oui, le petit frère s'est mis à tousser pendant la nuit lui aussi) et c'est déjà le moment de monter à bord de notre train en direction de l'Ouest.

Pendant trois jours, notre cabine nous servira de domicile. Je garde les enfants bien au chaud, col roulé, cardigan bien boutonné de haut en bas et un foulard enroulé autour du cou; je leur fais manger de la soupe et des aliments mous au resto

ferroviaire. La journée file sur les rails et je dorlote les enfants du mieux que je le peux, les rassurant, les câlinant et leur lisant des histoires. Quand ils se sentent d'attaque, ils dessinent un peu, puis se rendorment — les antibiotiques les rendent las et ils s'assoupissent à plusieurs reprises au cours de la journée. Heureusement, car il fait tellement froid que les fenêtres sont recouvertes de frimas. Ils doivent se tenir debout sur la banquette pour quelques aperçus du paysage. Et encore faut-il qu'ils grattent le frimas de leurs petits ongles pour arriver à voir quoi que ce soit. À perte de vue, à perte de souffle, tout est blanc; on aperçoit tantôt une grange, tantôt un cheval ou deux, puis du blanc à l'infini. À la tombée du jour nous nous trouvons quelque part en Ontario.

Le soir venu, vers les 21 heures, les enfants dorment et je suis assise sur le banc en face d'eux, une revue à la main, mon esprit vagabondant vers ce coin du Canada qui m'est inconnu. Ma rêverie est interrompue par le porteur qui frappe discrètement à la porte. « Les enfants dorment, Madame? — Oui. — C'est calme ce soir, Madame; il y a un petit bar à l'avant du resto. Si vous aviez envie d'aller prendre une consommation, je pourrais surveiller les petits; ils semblent bien assoupiés en ce moment. » Une réponse à mon appel silencieux! Cet inconnu avait deviné que j'avais vraiment, mais vraiment besoin de prendre un peu d'air, seule. Je promets d'être de retour dans une demi-heure. J'hésite quand même à laisser les deux petits seuls, mais nous sommes en 1976 et non en 2017. En circonstance pareille en ce vingt-et-unième siècle, je ne me permettrais certainement pas une telle confiance en quelqu'un que je ne connais pas. Mais en 1976, il était plus facile de croire en la bonté des gens et à leur sincérité.

J'ai 32 ans, suis belle et en forme. Au bar, deux voyageurs s'empressent d'interrompre ma lecture pour faire plus ample connaissance. Je leur explique que je me rends rejoindre mon mari en Alberta. J'ajoute qu'il nous attend déjà à Edmonton, où il passe la fin de semaine. « Votre mari est un homme chanceux, Madame. » Je les remercie du compliment, puis reprends ma revue et mon Chivas Single Malt. Au risque d'avoir l'air d'une mère indigne, j'inspire profondément le parfum de tourbe de cette boisson capiteuse que je tiens entre mes mains et la rapproche de mon nez afin de chasser l'odeur nauséabonde du vomi des enfants et l'image de leurs petits nez rougis maintes fois mouchés depuis le début du voyage.

Qu'est-ce qui nous attend dans l'Ouest? Mon mari, bien sûr, mais quelle vie? Nous sommes de l'Est canadien où la récession n'est jamais très lointaine; nous avons vécu trois ans en Afrique et repartons maintenant

à l'aventure, à la rencontre de l'Ouest, terre mythique des cowboys, mais aussi des espaces citadins grandissants. Mon mari et moi voulons élever nos enfants là où les possibilités d'avenir sont illimitées, là où la moitié de la population n'est pas obligée de dépendre de prestations de chômage six mois sur douze. Comment seront les gens? Les maisons? Les écoles? Mon mari m'assure que nous pouvons nous y tailler une vie, mais tant que je n'aurai pas vu de mes propres yeux, il m'est difficile de faire taire une appréhension agaçante que je m'efforce de chasser avec plus ou moins de succès. La tête pleine de questions sans réponse, je rejoins rapidement ma cabine. Le porteur se tient debout dans le couloir d'où il surveille le reste du wagon tout en gardant l'œil sur mes enfants profondément endormis qu'il peut voir dans la porte entrebâillée de notre cabine.

Encore une fois, je dors sur le qui-vive. Les deux enfants ayant la même grippe, ça et le fait qu'ils veulent se retrouver dans la couchette supérieure, font que je les ai installés tête bêche au-dessus de moi; mais, je dors en tendant l'oreille, toujours prête à remonter une couverture, à essuyer un petit nez qui coule, à rassurer en rappelant que nous nous rapprochons de leur papa et qu'il fait beau et sec en Alberta. Mon fils semble moins malade que sa sœur, sa respiration moins encombrée; je me dis avoir bien fait en lui accordant la couchette supérieure au début du voyage, alors que sa sœur était très contagieuse.

Après la chaleur équatoriale du Congo, les frangipaniers odorants, la moiteur de l'air, nous repartons à l'aventure et entamons notre vie dans le Far West. (Le Territoire du Nord-Ouest n'a été cédé au Canada qu'en 1870, et l'Alberta n'est devenue province canadienne qu'en 1905.) Quelle déception le lendemain matin lorsque je soulève la toile de la fenêtre et que je constate que nous sommes **toujours en Ontario**. C'est une voiture de l'OPP (Ontario Provincial Police) qui me le confirme. Tout est silence. Les roues ne vrombissent pas. Effectivement, le train est arrêté. Il a fait tellement froid la veille qu'un autre train a déraillé et on attend l'autorisation de repartir. Autant aller déjeuner tandis que le train ne tangué pas. On n'en finit pas de finir avec l'Ontario. Il nous faut encore traverser le Manitoba et la Saskatchewan avant d'atteindre l'Alberta, cette province au nom d'une princesse britannique.

Après avoir passé toute la nuit sur une voie d'évitement près de la frontière manitobaine et y avoir pris notre petit-déjeuner, nous quittons **finalement** l'Ontario et amorçons le volet prairie du parcours; des milliers de kilomètres de terrain plat, de champs d'où la tête de quelques céréales percent la neige

profonde. Il fait froid. Et quel froid! Cela se voit à la clarté du ciel qu'aucun nuage ne vient troubler et aux échappements des rares cheminées qui montent en flèche vers les cieux. C'est d'une beauté, sinon sauvage, à tout le moins rugueuse, et elle a quelque chose de menaçant; je ne peux pas m'empêcher, même dans notre cabine, de resserrer mon foulard et celui des enfants, de remonter la couverture sur leurs épaules pour les garder bien au chaud, même le jour. « Les prairies connaissent un hiver très froid, Madame », m'annonce mon sauveteur de la veille. « Il a fait -40 °C la nuit dernière. » Malgré le fait que notre cabine est chauffée et que nous sommes chaudement vêtus, un frisson remonte le long de mon épine dorsale.

Une autre journée à écouter le cliquetis des rails, à se faire brasser de gauche à droite dans notre chambrette, à remonter le lit du bas pour permettre d'utiliser notre toilette privée — il y a au moins cela de positif. Pas besoin d'aller faire la queue devant des toilettes publiques. La journée s'écoule entre de légers repas au resto du train, d'histoires lues distraitement, de petits sommes, d'alanguissements soporifiques, de fatigue et de mots de réconfort. À la tombée de la nuit, je promets aux enfants que nous filerons toute la nuit cette fois-ci (j'espère sincèrement dire la vérité) et que la nuit prochaine nous dormirons dans un hôtel douillet d'Edmonton, et que si leur grippe est terminée au moment de notre arrivée, nous irons nager dans la piscine; que leur papa leur prodiguera maints câlins, qu'il nous attend avec impatience et qu'il doit se faire du souci, car nous accusons une demi-journée de retard, et que oui, moi aussi je suis « tannée » et que j'ai hâte d'arriver.

À la fin de notre quatrième journée, nous arrivons enfin à Edmonton. Les derniers rayons du soleil ont disparu à l'horizon et nous descendons à la gare, — « Je suis désolé, me dit le porteur. Vous êtes loin de la gare; le conducteur a fait de son mieux, mais à cause du froid et des retards des trains, les voies près de la gare étaient déjà toutes occupées. » Les enfants commencent à gémir : « Où est papa? Je ne le vois pas. Il n'est pas là. » Je descends du wagon avec les enfants et constate que la gare est effectivement bien loin, à environ un quart de mille. J'ai du mal à la voir, car il y a du brouillard partout, la vapeur et le froid se livrant un combat constant. Rien à faire, il faudra marcher jusqu'à la gare, dans mes bottes à talons hauts, mes bottes de citadines, des bottes en cuir caramel avec talon de bois. J'ajuste encore une fois les foulards des enfants, resserre mon manteau de fourrure (celui de ma mère; elle me l'a remis en quittant le Nouveau-Brunswick pour la Floride il y a 15 jours

de cela — manteau en rat musqué teint pour ressembler à de l'ocelot). Je remets un généreux pourboire au porteur et nous commençons à nous diriger vers la gare. Et voilà qu'à travers les nuages de buée j'aperçois mon mari qui fait de grands signes de ses longs bras et qui se dirige vers nous à grandes enjambées. Il nous accueille à bras ouverts, au beau milieu des « j'ai été malade, tu sais. J'ai vomi. J'ai fait de la fièvre. Il fait vraiment froid ici. » Nous sommes heureux de nous retrouver, mais le froid nous fait trépigner sur place, nous coupe le souffle. Mon Dieu, dans quelle galère me suis-je embarquée?

La veille, Ernest était allé récupérer notre petite Dodge Colt jaune entreposée dans le

garage ferroviaire. Nos bagages remplissent maintenant le coffre de la voiture et nous nous dirigeons vers l'hôtel Convention Inn South, le nec plus ultra des hôtels edmontoniens à cette époque. Après l'espace restreint de notre cabine ferroviaire, notre suite a une allure palatiale : bain tourbillon, chambre à coucher séparée, divan-lit pour les enfants au salon, petite cuisinette, écran téléviseur et un thermostat que nous nous empressons de remonter pour chasser le froid qui s'est installé en nous depuis notre départ des Maritimes et qui n'a fait que croître tout au long du voyage. Les enfants ne parlent plus de piscine, car ils sautent dans le bain tourbillon avant même de commander le service à la chambre. Ils passent la soirée à sauter dans le bain tourbillon, à grignoter et

à courir d'une pièce à l'autre : c'est la récré après avoir été malades et confinés à un espace restreint pendant tant de jours.

Le trajet Edmonton-Donnelly, c'est pour demain. Ce soir, c'est la fête!

[SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO]



Vingt-neuf ans en Alberta

PAR JEANNE-D'ARC LAPERRIÈRE-MAILLOUX

Trente-cinq ans dans l'Ouest canadien en juin 2017 : six ans à Prince-Albert en Saskatchewan et 29 ans à St-Isidore en Alberta.

L'aventure commence le 24 juin 1982 lorsque mon mari Marcel Mailloux et moi-même Jeanne-D'Arc Laperrière-Mailloux décidons de partir du Québec vers l'Ouest canadien avec nos trois enfants, Christine, six ans et demi, Magella, presque quatre ans, et Marcia, un an et demi.

Tous ensemble dans un pick-up GMC 1979, avec une roulotte de camping. Ce qui veut dire qu'il faut voyager à cinq dans la cabine du pick-up. Nous avons avancé le siège le plus possible pour laisser une place à Christine et Magella pour être debout derrière le siège et elles avaient assez de place pour s'asseoir et jouer. Nous leur avons mis des oreillers dans le fond pour qu'elles soient confortables. Marcia, qui avait seulement un an et demi, avait de la place à mes pieds sur un oreiller pour dormir. Chacune leur tour, elles s'asseyaient sur le banc entre Marcel et moi. Ce fut un long voyage qui a demandé beaucoup de patience. Le voyage a duré cinq longues journées qui furent remplies de belles découvertes, de nouveaux endroits, etc. Pour la nuit et les repas, nous avions notre roulotte.

Nous voilà en Saskatchewan, plus précisément à Prince-Albert pour six ans, lorsqu'en août 1988 nous replions bagages pour nous établir à St-Isidore, en Alberta.

Aujourd'hui en 2017, nous sommes toujours résidents de l'Alberta.

En 1988, nous avons acheté un quart de terre à St-Isidore où nous avons défriché un petit coin du terrain pour y faire le jardin. Je me souviendrai toujours lorsque Bernard Fortin, notre voisin, est venu avec une charrue douze-oreilles pour labourer cet espace. J'aurais voulu que mon père, cultivateur au Québec, soit là pour voir ça. Il a fait un aller-retour dans l'espace du jardin et c'était fini. Quelle fut ma surprise de découvrir ce sol si dur et difficile à travailler. Nous avons dû y ajouter de la terre noire, du fumier de cheval et ensuite du terreau que nous avons découvert sur notre terre. Là les jardins ont commencé à produire avec plus de facilité pour moi. Que de beaux jardins, autant de fleurs et de légumes, que j'ai faits avec mes enfants et Marcel.

Aujourd'hui, je cultive toujours, mais entourée de bonnes amies qui partagent ce coin de jardin avec moi. Nous y avons des conversations tellement intéressantes et c'est aussi un endroit de repos pour le corps et l'âme.

Marcel avait fait jeter à terre quinze acres d'épinettes noires et a tout brûlé (car il y a à cet endroit des pieds de terre noire et de peat moss qu'il fait faire en tas pour vendre) ainsi qu'une section de boisé dans le but d'y installer un petit parc d'engraissement pour bœuf. Quel feu de camp cela a fait! C'est un souvenir qui sera toujours gravé dans ma tête et dans celle de bien des gens. J'aimais beaucoup la terre, faire des jardins et cultiver des fleurs, faire pousser une variété de fruits et de légumes et aussi planter des arbres. Nous avons planté des haies, des épinettes, des pins, des ormes, des maydays, des arbres ornementaux de toutes sortes, des arbres à fruits, des feuillus. J'essayais tout ce que je pouvais essayer et ce que l'on me donnait pour essayer de faire pousser. C'est de cette manière d'ailleurs que je me suis retrouvée avec une grande variété de fleurs, d'arbustes et d'arbres.

J'ai eu beaucoup de succès et parfois des pertes avec ces arbres, mais quel plaisir de travailler dehors dans cette belle nature. J'ai élevé mes enfants en leur montrant mon savoir et aujourd'hui je suis fière de ce qu'ils peuvent faire par eux-mêmes autant dehors qu'à l'intérieur, car je leur ai montré à cuisiner et entretenir une maison. Nous avons pendant plusieurs années élevé des poulets, des dindes, des oies, des canards et des agneaux pour notre propre consommation et en plus il y avait la chasse à l'automne qui nous apportait une autre variété de bonnes viandes.

En 1998, nous avons érigé notre maison, j'ai dessiné moi-même les plans avec quelques corrections de mes deux frères René et Gilles qui sont venus en faire la construction. J'y ai pensé un espace pour recevoir des petits groupes et continuer mon service de traiteur dans le confort de ma maison.

Il y a eu plusieurs rencontres inoubliables d'amis, des fêtes, des soirées complètes de labeur sur le terrain ainsi que des soirées de repos assis au feu à admirer notre travail. Des repas en famille et entre amis. Je me suis aussi impliquée dans plusieurs comités de la paroisse comme les scouts, le bar, le Carnaval, le comité de liturgie, l'Alliance féminine. J'ai aussi travaillé sept ans pour le Home Care de Peace River et six ans comme animatrice en région pour les cours aux aînés de la FAFA et je suis, depuis juin 2015, présidente du Club du Bon Temps de St-Isidore. Mon mari Marcel a travaillé comme soudeur et mécanicien pour plusieurs différentes compagnies. Il est depuis quelques années inspecteur en soudure et tout dernièrement inspecteur sur pipeline.

Un des plus grands cadeaux à mes yeux ce sont les quatre saisons et l'importance de chacune. Le printemps : la saison du renouveau, du retour à la vie. L'été : qui permet, dans quelques mois seulement, la pousse et le développement de toute la nature. L'automne : qui nous enchante avec ses couleurs magnifiques et enfin l'hiver : pour se reposer et se dire qu'il y aura encore l'année prochaine.

Un autre cadeau que la nature nous apporte dans cette région, c'est l'immensité du ciel à perte de vue. Ce sont les levers et les couchers du soleil, les aurores boréales, le jeu des nuages, de la lune et du soleil, la splendeur d'un arc-en-ciel après un orage — j'en ai même vu des doubles et une fois un triple — les étoiles et surtout en août

lors des perséides. C'est un vrai temps de contemplation, d'extase et de prière. Il n'y a pas de mots pour décrire cette beauté, c'est tout simplement un don de Dieu, un immense cadeau. Combien de fois je l'ai remercié pour toutes ces merveilles.

Ici à St-Isidore, nous y avons construit notre demeure et j'aime appeler notre chez nous « Mon petit paradis terrestre ». J'y suis bien et je compte y rester encore longtemps.

Un autre beau cadeau fut l'arrivée de mes petits-enfants. Aimée aura 16 ans en avril et Joël 14 en février (Christine ma fille et Steven St-Laurent). Jean-Luc Duquette (Marcia ma fille et Ian Duquette) vient juste d'avoir cinq mois.

Hommage à ma belle-famille « Amyotte-Dionne » de Mallaig, AB

PAR JEANNINE (ROY) AMYOTTE

Combien de jeunes familles, de jeunes célibataires ont quitté le Québec pour partir à l'aventure vers les grands espaces de l'Ouest. Ils avaient entendu parler des ces terres fertiles que l'on pouvait acheter pour quelques dollars. Ils devaient cependant les défricher et s'y installer.

Oscar Amyotte faisait partie de ces jeunes hommes célibataires qui rêvaient de se rendre dans l'Ouest en quête d'aventure et d'une vie meilleure. Né le 28 mai 1887 à Fort Coulonge au Québec, Oscar était le fils aîné de Moïse Amyotte et de Cordilia Gervais. Dès l'âge de 13 ans, il suivait son père au chantier, mais c'est l'Ouest du Canada qui l'intéressait le plus parce que son père et son oncle David, frère de sa mère, s'y étaient déjà rendus pour acheter des *homesteads*. De retour au Québec, Moïse n'a pas pu retourner dans l'Ouest en raison de la maladie de la maman Cordilia. Oscar décida donc de prendre la relève et de se rendre à St-Vincent pour acheter un *homestead*. Mais, pour joindre les deux bouts il devait aussi se trouver du travail ailleurs. C'est ainsi qu'il s'est rendu à Edmonton pour travailler à la construction du pont High Level.

En 1915, la famille de Paul Dionne et de Clarina Breton arriva à Bordenave, près du village de Thérien. La famille Dionne était déménagée de Windsor dans la province de Québec, à Rivière-du-Loup, aux États-Unis pour enfin décider de rejoindre les deux fils qui avaient déjà des *homesteads* en Alberta. En peu de temps, la belle Diana Dionne âgée de 18 ans, rencontra Oscar Amyotte âgé de 29 ans et c'est le 11 juillet 1916 qu'ils commencèrent leur vie à deux, remplis d'amour et d'espoir.

C'est avec beaucoup d'efforts et de sueur qu'Oscar commença par construire une cabane ou un « shack » comme il se plaisait à l'appeler. Tout se faisait à la main : le défrichage, les semences, les foins. Le travail des hommes était sûrement difficile, mais les femmes pionnières comme Diana devaient elles aussi s'adapter à la vie rurale, à l'isolement et au travail sans relâche. Diana donna naissance à quatorze enfants! Douze garçons et deux filles! En 1928 son bébé de trois mois, nommé Cyril, est décédé. Inutile de dire que le temps de deuil fut de courte durée. La vie et le travail devaient continuer en dépit des malheurs.

Diana ou mémère Amyotte, comme tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître l'appelaient, était typique de la femme forte de l'Évangile! Elle était un exemple parfait de courage, de foi chrétienne et de persévérance. Cordon bleu sans pareil, elle avait toujours une fournée de bon pain de ménage et des gâteaux de toutes sortes à offrir. Les fruits sauvages, cueillis par ses enfants, remplissaient ses tartes ainsi que ses pots de conserve pour l'hiver à venir. Dans son caveau, on retrouvait bon nombre de légumes et de la viande qu'elle avait mis en conserve tout au cours de l'été. Elle vendait du lait à cinq sous la bouteille et le beurre qu'elle faisait se vendait à huit sous la livre. La nécessité et le manque perpétuel d'argent l'obligeaient également à coudre les vêtements pour sa famille. Ce qu'elle fit avec beaucoup d'adresse! Elle refaisait des vieux manteaux et adaptait maintes fois les vêtements des plus vieux, pour les plus jeunes. Rien ne se perdait. Elle savait carder la laine pour en faire des chaussettes et des mitaines, les plumes des coqs servaient à faire des oreillers et des « couettes » qu'elle confectionnait avec beaucoup d'amour et en « temps perdu » pour offrir à chacun de ses enfants en cadeau de noces. Malgré ses nombreuses préoccupations, son « shack » était toujours en bon ordre et elle trouvait

même le temps de faire du bénévolat avec les Dames de Ste-Anne à la paroisse.

En 1942, comme le « shack » était depuis longtemps, devenu trop petit, Oscar dut abattre des arbres pour faire de la planche et construire sa première maison, une vraie et grande maison! Deux de leurs fils, Paul et Armand étaient déjà mariés, mais il restait encore onze enfants à la maison, dont neuf garçons. Alors il n'est pas difficile d'imaginer que plusieurs filles voulaient leur rendre visite!

Malgré une vie vécue pauvrement, Oscar était comme sa bien-aimée, un homme très généreux. Au fur et à mesure que ses enfants naissaient, il acheta des terrains pour y établir ses garçons et les garder près de lui. De plus, il contribua à la construction de la nouvelle église et du couvent à Mallaig sur des terrains qu'il avait généreusement offerts. Malgré les nombreux enfants qu'ils avaient à nourrir, Oscar et Diana trouvaient toujours moyen de partager avec les plus démunis. La pauvreté et la faim n'étaient pas étrangères à ce coin de pays surtout pendant la Deuxième guerre mondiale et le partage d'un peu de farine, d'un gigot d'agneau ou d'une poule faisaient partie des valeurs chrétiennes de la famille Amyotte.

En 1966, Oscar et Diana ont célébré leurs noces d'or et en 1976 leurs noces de diamants entourés de leur grande famille et bon nombre d'amis.

Diana est décédée subitement en 1977 à l'âge de 79 ans. La minuterie du fourneau alerta sa belle-fille que le dernier gâteau était cuit et qu'elle n'y serait plus.

Oscar, fort désorienté par la mort de sa bien-aimée, a tout de même vécu jusqu'à



l'âge de 96 ans et a eu le plaisir de connaître ses 94 petits-enfants. Il mourut le 5 juillet 1983.

Les descendants de ce brave couple se rencontrent à Mallaig tous les cinq ans pour une fin de semaine de retrouvailles. Cette famille compte maintenant 607 descendants directs, 814 incluant les partenaires. Alors si vous retrouvez le nom « Amyotte » dans les écoles et le voisinage, vous saurez que ce sont les descendants d'Oscar Amyotte et de Diana Dionne et de leurs 11 grands gaillards.



Souvenirs du Musée spontané au Fort Edmonton Park

Ici et là dans notre réseau

La **Chorale Mélodie d'amour** d'Edmonton poursuit ses pratiques pour présenter un concert de printemps. Il est important pour les membres d'entendre Marie-Josée dire que partager la musique et le chant est l'objectif le plus important de la chorale. Les membres tiennent donc à vous inviter d'avance à venir passer un après-midi de dimanche avec eux le 7 mai en l'église Saint-Thomas-d'Aquin. C'est un rendez-vous à ne pas manquer!

Le **Club des retraités** d'Edmonton compte 114 membres. Le 9 mars dernier avait lieu son assemblée générale annuelle en présence d'une trentaine de personnes. Cette rencontre venait conclure une année chargée d'activités de toutes sortes. Les membres ont encore en mémoire le souper de Noël du 2 décembre dernier. Roger Dallaire a animé la soirée de ses chants et de ses histoires intéressantes.

Le **Club de l'amitié Saint-Thomas** d'Edmonton a repris ses activités en janvier. À la rencontre du 7 février, le groupe a souligné la St-Valentin par des activités autour du thème de l'amitié.

Le **Club des aînés Carpet Bowling** d'Edmonton a ses rencontres hebdomadaires à la salle de la paroisse St-Thomas. Le 14 décembre dernier, leur rencontre a coïncidé avec le dîner du Club de l'amitié. Edna Fortin avait préparé un succulent repas auquel ont participé 50 personnes.

Le **Club socio-culturel du Centre de santé Saint-Thomas** d'Edmonton regroupe plus de 45 personnes. Les résidents se rencontrent pour des activités diverses. En avril, ce sera le thé du printemps.

À Calgary, le **Club de l'amitié** a tenu son assemblée annuelle le 20 janvier et Nicole Pitre a été élue présidente. Le club compte une centaine de membres. Une trentaine de personnes suivent le programme d'exercices « Aînés en santé » qui a recommencé le premier mars. Le 11 mars, 25 personnes ont participé à une excursion d'une journée à Banff. Ils ont entre autres visité le Banff Spring Hotel.

À Medicine Hat, le **Club du samedi** continue ses rencontres tous les samedis de 10 heures à midi. Les membres ont un film en français sous-titré en anglais une fois par mois à la bibliothèque de la ville. Les membres se rencontrent également une fois par mois pour le club littéraire. Un petit groupe suit des cours d'espagnol chaque dimanche et certains font de la marche ou du vélo.

À Tangent, le **Club Yaremko** a organisé des activités de collecte de fonds comme le bingo de la fin novembre où il y avait des dindes à gagner. Le groupe s'est rendu à un restaurant de Falher pour un dîner de la St-Valentin. La réunion annuelle aura lieu à la mi-mars.

Le 16 mars, à Girouville, le **Club de l'Étoile** a tenu son Fun Day. C'est l'occasion de partager un bon repas et de participer à des tournois de crib, de pool ou encore de carpet bowling. Environ 70 personnes de Girouville et des environs étaient attendues pour l'occasion. Le 31 mai, le club servira un thé pour montrer son appréciation auprès des nombreux bénévoles qui ont travaillé tout au long de l'année.

Le club de l'Aurore

Le 16 octobre, en collaboration avec l'ACFA régionale de Bonnyville, nous avons reçu Roger Dallaire pour faire la présentation de son voyage en canot de Rocky Mountain House à la baie d'Hudson. Pour l'occasion, une vingtaine de personnes de St-Paul sont venues gonfler notre membership, et partager notre souper mensuel. La soirée fut un franc succès.

Notre souper de mets chinois du 13 novembre était suivi du film « Le commandant Piché ».

Une dizaine de nos membres ont fait une visite à L'École des Beaux-Lacs pour rencontrer les élèves des cinquième et sixième années qui nous ont questionnés sur les activités de notre jeunesse. Une visite agréable qui sera répétée au printemps. Nous les invitons à venir jouer des jeux traditionnels.

Notre souper de Noël du 11 décembre a été préparé et servi par Thérèse Dallaire. Comme d'habitude, c'était délicieux. Après le

repas, nos musiciens, Lucie Lavoie, Madeleine Dumont, Marcel Héту, Roméo St-Arnaud et Réal Croteau nous ont fait chanter Noël. C'est une activité à refaire l'an prochain.

Notre souper du 15 janvier fut une préparation par nos bénévoles. Très bien réussi et à refaire. Nous avons ensuite regardé le film « Les lettres de Juliette ».

Le 24 février, Eloi DeGrâce, accompagné par Yannick et Alizé, est venu présenter une session « Je me raconte ». Quatorze membres sont repartis bien motivés à se raconter. Nous avons hâte de lire leurs textes.

Nous sommes très heureux d'apprendre que notre demande de Service Canada a été approuvée. Ceci nous aidera à faire des voyages pour découvrir notre belle province.

Les trésors de la généalogie

Le 22 octobre 2016 restera une date mémorable pour les intéressés à la généalogie en Alberta parce que la Société généalogique du Nord-Ouest (SGNO) célébrait son 25^e anniversaire à la Cité francophone. Les 140 participants ont eu le plaisir d'entendre M. Michel Langlois, un écrivain et généalogiste réputé au Canada français et M. André-Carl Vachon, spécialiste de l'histoire des Acadiens. Nous avons aussi accueilli Dr Jacques Beaugrand, un spécialiste de l'ADN. Les tests de l'ADN peuvent valider en partie la documentation généalogique et lancer nos recherches futures au-delà des sources présentement connues de nos ancêtres.

Les personnes intéressées à mieux connaître leurs origines et à découvrir des histoires de toutes les couleurs deviennent membres de notre Société généalogique à Edmonton. Nous avons une équipe de bénévoles qui accompagnent les nouveaux venus à notre local. En devenant membre de la SGNO pour la modique somme de 20 \$ par

année, vous avez accès à une multitude de ressources électroniques et sur papier. Notre bibliothèque, avec ses 3 800 livres, rassemble une riche sélection des familles canadiennes françaises de l'Alberta et de l'Ouest canadien. La recherche de nos ancêtres est une excellente occasion de se divertir, de célébrer et de rappeler les grands moments et les personnes qui nous ont précédés.

Une visite au local 102 de la Cité francophone vous fera découvrir les meilleurs outils de recherche sur vos ancêtres. Nous utilisons des algorithmes de recherche tels que Ancestry.ca, Mes Aïeux, Généalogie Québec, PRDH (Le Programme de recherche en démographie historique), Archives de France et d'autres encore. Nous avons des membres de notre Société qui font partie d'autres sociétés telles que (l'AGS) l'Alberta Genealogical Society d'Edmonton. Lorsqu'un individu perd le fil de son ascendance, c'est avec l'aide de nos guides

qu'il découvre habituellement le trésor qu'il recherchait.

Si la jeunesse s'intéresse naturellement à la musique, à l'art, au sport et à ce que la vie présente peut nous offrir, les aînés deviennent aussi naturellement passionnés de leurs sources, des familles qui les ont précédés et ce qui les a occupés. La recherche de nos ancêtres est un passe-temps que chacun peut s'offrir à bon marché. Venez nous rencontrer, appelez-nous ou écrivez-nous.

La Société Généalogique du Nord-Ouest

La Cité Francophone

Bureau 102

8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91^e Rue)

Edmonton AB T6C 3N1

780 424-2476

sgno@telus.net

Site web : www.sgno.ca



Fafa

8627, rue Marie-Anne-Gaboury (91 St.), bureau 112
Edmonton AB T6C 3N1

Courriel : bureau@fafalta.ca
Site Web : www.fafalta.ca